



## Archives de sciences sociales des religions

136 | octobre - décembre 2006

Les Archives... cinquante ans après

---

### Joseph Tonda, *Le Souverain moderne. Le corps du pouvoir en Afrique Centrale (Congo, Gabon)*

Paris, Karthala, 2005, 297 p.

Denise Brégand

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/4062>

ISSN : 1777-5825

#### Éditeur

Éditions de l'EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 115-283

ISBN : 2-7132-2124-2

ISSN : 0335-5985

#### Référence électronique

Denise Brégand, « Joseph Tonda, *Le Souverain moderne. Le corps du pouvoir en Afrique Centrale (Congo, Gabon)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 136 | octobre - décembre 2006, document 136-106, mis en ligne le 14 février 2007, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/4062>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

---

## Joseph Tonda, *Le Souverain moderne. Le corps du pouvoir en Afrique Centrale (Congo, Gabon)*

Paris, Karthala, 2005, 297 p.

Denise Brégand

---

- 1 La lecture du *Souverain moderne*, immersion entre réel et imaginaire, donne le vertige, et c'est une entreprise périlleuse, peut-être même impossible, que de vouloir en rendre compte. Ce livre fait suite à un précédent ouvrage, *La guérison divine en Afrique Centrale* (Karthala, 2002). Joseph Tonda pratique une anthropologie dans laquelle « l'imaginaire n'est pas l'irréel, mais l'indiscernabilité du réel et de l'irréel » selon la formule empruntée à Gilles Deleuze. Il développe des concepts qui lui permettent de théoriser les violences inouïes dont l'Afrique centrale a été le théâtre. Il écrit de l'intérieur de cette situation, en ayant l'humilité de ne pas se placer au-dessus d'elle, décortique les concepts exprimés dans les langues des acteurs, se trouve lui-même amené à vivre la violence de la guerre comme au cinéma et c'est une des singularités de cet ouvrage : l'auteur de cette contestation radicale se déclare pris dans le principe qu'il dénonce.
- 2 Il explicite ses concepts dans une longue introduction dont la première phrase assène le sujet : « Une puissance hégémonique unique instruit et administre le rapport aux corps, aux choses et au pouvoir en Afrique centrale : le *Souverain moderne* ». Concept central de l'anthropologie politique de Joseph Tonda, le « Souverain moderne » (SM) ne désigne pas l'incarnation du pouvoir, le dictateur, bien que ce dernier y participe, c'est un rapport social qui englobe ses agents et ses victimes. « Son principe est la violence de l'imaginaire, violence du fétichisme », phrase-leitmotiv qui revient tout au long de l'ouvrage. Alors que les anthropologues n'osent plus utiliser la notion de fétichisme entachée de préjugés colonialistes, Joseph Tonda « (re)prend très au sérieux » ce concept en y intégrant les apports de Marx pour le fétichisme de la marchandise, de Freud pour « les choses du corps », de Bourdieu pour le « fétichisme du corps politique » (p. 25). Ces trois auteurs n'appréhendent pas le fétichisme comme élément résiduel de sociétés dites « de la tradition », mais au contraire comme produit de la société chrétienne et capitaliste.

Joseph Tonda se situe dans une anthropologie de la modernité et de la rupture. Les sociétés lignagères n'ont pas produit le SM, celui-ci se déploie à partir de la rupture qu'a constituée la colonisation reproduite par la postcolonie. Un demi-siècle après la *Sociologie des Brazzavilles noires* de Georges Balandier (Presses de la FNSP, 1985, 1<sup>re</sup> éd. 1955) qui débutait ainsi : « La fabrique de la nouvelle Afrique, c'est la ville, pour le meilleur et pour le pire », Joseph Tonda analyse « la violence du fétichisme » dans « les camps » que sont les villes d'Afrique centrale, à l'ère de la globalisation.

- 3 La puissance du SM va de pair avec la logique des camps, « non-lieux lignagers », tels les camps militaires, les camps de travail, mais aussi les quartiers des mégapoles, les territoires de la sorcellerie. Le concept de « camp », « non-lieu lignager », est inséparable de celui de déparentélisation, d'éclatement de la société lignagère, d'arrachement de la personne à ses structures d'appartenance. La déparentélisation jette des individus sans ressources et sans attache, dans les « camps » des villes où le travail de l'imagination produit des ethnicités inventées (par exemple Tcheks et Niboleks) où l'imagination pentecôtiste les lance à la chasse au TMCD (Très Mauvais Cœur du Diable). Cette force de l'imagination dans les « non-lieux lignagers » que sont les camps est à rapprocher du travail de l'imagination dans les masses migrantes déterritorialisées qu'étudie Appadurai (Arjun Appadurai, *Après le colonialisme, les conséquences culturelles de la globalisation*, Payot, 2001 ; The Regents of the University of Minnesota, 1986).
- 4 Mais la globalisation n'a pas balayé les imaginaires des sociétés lignagères, « le temps propre aux sociétés lignagères, claniques » télescope « le temps linéaire du fétichisme marchand », ce télescopage produit la temporalité africaine qui entre en collision avec les temporalités des blancs, ce télescopage des imaginations se produit dans une même contemporanéité.
- 5 La prolifération des Églises, versant religieux de la globalisation, cohabite avec la sorcellerie dont l'auteur rappelle que pour les sujets concernés, la question n'est pas de « croire en » la sorcellerie puisque celle-ci est une réalité sociale, quotidienne. Il y eut, écrit-il, « conversion négative » de la culture africaine au christianisme : au lieu de conversion en Dieu, il y aurait eu conversion en diable. Voilà qui diabolise sans appel les expressions religieuses contemporaines en Afrique ! Le pentecôtisme qui interprète la maladie, le malheur, comme signes de la présence du diable attise la violence de l'imaginaire, le même constat pourrait être fait sur le continent américain, mais la singularité de la situation qu'analyse Joseph Tonda tient au choc des deux imaginaires : le sorcier et le pentecôtiste, et selon la thèse développée dans l'ouvrage, cette collision génère une violence physique constitutive du SM et constituée par lui. Une des thèses centrales de l'ouvrage est en effet que la puissance du SM, c'est la culture africaine (avec sa sorcellerie) digérée et dirigée par le diable chrétien.
- 6 Tout en développant une anthropologie de l'imaginaire, l'auteur n'ignore ni les conditions matérielles d'existence qui sont à la fois la condition et la conséquence de cette situation, ni le rapport dialectique qui se joue en permanence entre la réalité et l'imaginaire. Le sous-titre : « Le corps du pouvoir en Afrique centrale (Congo, Gabon) », annonce une anthropologie politique déployée à travers l'analyse de l'usage et de l'image des corps. La violence physique s'exerce sur les corps, corps réels et imaginaires très présents tout au long du texte. Joseph Tonda forge le concept de « corps-sexe », corps tout entier imaginé comme sexe, marchandisé et livré au pillage : le viol est assimilé au pillage des corps, et le pillage des choses est source de jouissance. Le pillage des corps et des choses, constitutif des pratiques barbares qui explosent dans les guerres, y compris

les plus contemporaines sur le continent européen, n'est pas spécifique au SM en Afrique centrale. Le « corps-sexe », c'est aussi le « corps de la puissance que l'on cherche à acquérir à travers la mise en pièces (détachées) du corps » (p. 147). Au Gabon circulent des récits dans lesquels il est question de « meurtres rituels », de « sacrifices rituels » dans le but de prélever des « pièces détachées : langues, mains, oreilles, crânes, cœurs, organes génitaux » qui servent à fabriquer les fétiches nécessaires à la conquête et à la conservation du pouvoir.

- 7 Le corps est donné à voir « ciré, poncé, saignant, frais et cuit » à Libreville (p. 216). Ces corps exhibés « consommés/consumés », renvoient explicitement à la dépense selon Bataille. Joseph Tonda développe ce concept à partir de son expérience de la guerre dans le Camp-nord au Congo-Brazzaville (p. 197). Il fait une analyse très fine de la notion de « manger », et des changements qui affectent le régime de la manducation. Il revisite le concept de « politique du ventre », par lequel « l'imaginaire non scientifique (est) repris par l'imaginaire scientifique » (p. 120) désigne le « règne de la force destructrice du *vumu*, le ventre individuel » (p. 120) qu'il distingue du *moyo*, le ventre lignager. Or, selon l'auteur, c'est le *moyo*, la force de travail du lignage, qui a été vendu dans la logique du capitalisme, aux différentes figures du SM.
- 8 Cette anthropologie du corps : corps fétiche, corps exhibé, corps démantelé, s'intéresse aussi au cadavre : l'auteur analyse les mutations qui affectent les rituels funéraires de la mort déparentélisée : des bandes de jeunes promènent le cadavre, des corps-sexes nus s'affichent dans les veillées organisées par les mêmes jeunes. La télévision exhibe les cadavres, « le SM promeut la mort, la publicise, la met en boîte », et le corps mort devient fétiche du SM, le mort ne devient plus un ancêtre, mais un zombie. Cette fascination de la mort établit un lien de parenté entre le SM et les fascismes qui ont marqué l'histoire de l'Europe au xx<sup>e</sup> siècle, dont le nazisme et le franquisme avec son cri de ralliement « *Viva la muerte* ».
- 9 Zombies, spectres et fantômes parcourent l'ouvrage, et le lecteur non spécialiste de ces entités les différencie avec difficulté. « À quoi reconnaît-on un fantôme ? À ce qu'il ne se reconnaît pas dans un miroir » (citation de Derrida, p. 164). Le fantôme est un mort qui vient harceler les vivants, mais qu'en est-il du zombie ? Est-il un vivant dont le principe vital a été dévoré, un corps sans âme issu du syncrétisme entre la sorcellerie et le christianisme (qui fournit l'âme), « Un Zombie est une personne qui a un air absent, amorphe », ou un mort qui ne fait plus peur (p. 232) lorsqu'il est vu, par exemple à la télévision ou cinéma, vivant après sa mort ?
- 10 Finalement, Joseph Tonda traite à sa manière, en les insérant dans le dispositif du SM, des sujets classiques en ethnologie : les régimes matrimoniaux, les techniques du corps, l'analyse des rituels, la mort. Mais, pour reprendre la définition de Marc Augé, le sujet de l'anthropologie, c'est d'abord l'altérité des autres, et dans ce cas, l'autre, c'est le Blanc, qui tel un fantôme (ou un spectre ?) hante le livre « *Le Souverain moderne* ». Sous le règne du SM, les « choses des Blancs » sont devenues des fétiches (la Science, les machines, Dieu, l'argent, de Gaulle qui donne son nom à une danse, le Ngol, recyclage du règlement colonial). Par son omniprésence physique ou spectrale, par sa magie (c'est, dit l'auteur, une tautologie de parler de la « magie des Blancs »), le Blanc interfère dans le SM, faisant des agents de ce dernier « des agents doubles, à la fois de “la culture africaine” et de la mondialisation capitaliste » (p. 8). Le *kalaka* au Congo, l'*otangani* au Gabon (« celui qui compte », terme désignant à la fois le Blanc et l'évolué), en constituent la figure idéaltypique.

- 11 Le règne du SM se déploie dans des contrastes : des groupes sociaux fonctionnent dans des temporalités contradictoires, mais participent tous du SM : « Les différentes figures du SM tiennent en esclavage dominants et dominés, sujets aux mêmes effets de fascination du caractère fétiche de leur pouvoir » (p. 178). Comme dans la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave, le maître n'est pas libre non plus, mais ne court-on pas le risque, par cette impression de surdétermination, de voir les dictateurs exonérés de leur responsabilité dans les désastres et les massacres qui frappent les pays qu'ils gouvernent ? Cet ouvrage, dans lequel le marxisme se lit en filigrane est écrit sous le signe du « nouveau désenchantement » et sa lecture ne laisse entrevoir aucune issue politique. Joseph Tonda, en référence à l'ouvrage de Gérard Althabe « Oppression et libération dans l'imaginaire » interroge la possibilité d'émancipation et conclut : « Il n'y a de libération dans l'imaginaire qu'en s'émancipant complètement de l'idéologie. Or cette émancipation complète n'est pas possible sans entrer dans la désubjectivation complète : la folie. » (p. 258). Qu'en est-il alors de l'intellectuel qui démonte les rouages de ce système ?
- 12 Dans cette anthropologie de la globalisation, une partie des analyses concernant les « camps » des grandes villes africaines entre en résonance avec les phénomènes urbains du monde occidental : la déparentélisation s'accompagne de l'émergence des femmes comme chefs de famille dans les villes d'Afrique centrale comme dans les quartiers à fort taux de chômage des villes du monde occidental. Le fétichisme de la marchandise, dans lequel la valeur d'échange remplace la valeur d'usage, constitutif du capitalisme comme du SM, est ancré dans les imaginaires occidentaux depuis beaucoup plus longtemps qu'il ne façonne les imaginaires africains. Il en est de même de l'imaginaire cinématographique et télévisuel, et des « reality-shows » qui donnent la violence et la mort en spectacle. Joseph Tonda traite longuement du fétichisme de l'image qui se traduit de la même manière en Afrique centrale et en Occident avec « les griffes » et la tenue vestimentaire, marqueur identitaire, et dans ce monde où les structures de référence se sont effondrées, ici comme là-bas, des « miroirs anormaux » ne renvoient pas l'image attendue (citation de Derrida p. 80). Les problèmes économiques et sociaux et la violence qui frappent les espaces de la marge, les camps dans le camp, constituent en Afrique centrale la version paroxystique de la situation vécue dans les zones péri-urbaines de relégation des grandes villes occidentales, « La violence qui est faite à l'ordre colonial lors des émeutes apparaît comme le retournement contre celui-ci de sa propre violence par des sujets produits par des dispositifs de son système de domination : le cinéma, la ville, le chômage, la marginalité. » (p. 115) ; il suffit de transposer aux récentes violences urbaines.
- 13 Il n'est pas possible de rendre compte de toute la richesse de cet ouvrage très dense dans le contenu et dans la forme. La difficulté tient au fait que *Le Souverain moderne* est un ouvrage théorique et en même temps absolument subjectif, mais un tel ouvrage ne peut exister que parce que son auteur écrit de l'intérieur des langues et des concepts des groupes vivant sous le règne du SM. Cette intimité est certainement la raison pour laquelle le lecteur se trouve, à son tour « pris dans » cette histoire. Le sujet traite de l'enfermement, et le style, très littéraire, contribue à cette impression : les définitions des concepts reviennent comme des leitmotifs, dans une redondance travaillée, le rythme de la phrase et les énumérations aboutissent à un effet de saturation. Cependant, la lecture du SM emmène au-delà des difficultés théoriques de l'ouvrage et des développements

concernant l'imaginaire, car à chaque instant il est rappelé qu'il s'agit d'une situation réelle, quotidienne, vécue par des hommes réels, y compris l'auteur.